

Maurice Zundel, Hanna Dallos et les « Dialogues avec l'Ange »

Ne serait-ce que par ouïe dire, vous connaissez tous les *Dialogues avec l'Ange*. Toutefois, je parierais volontiers que personne ne connaît Hanna Dallos. Car, c'est elle l'auteur des dialogues et non pas Gitta Mallasz, comme on le croit souvent, laquelle n'a fait que les recueillir, les transcrire, les commenter et les diffuser. Au reste, Gita Mallasz n'a jamais prétendu en être l'auteur, il faut le souligner fortement.

Ces Dialogues sont parus pour la première fois en 1976, traduits du hongrois en français par G. Mallasz, elle-même hongroise. Une seconde édition, plus complète, dite intégrale, paraîtra en 1990. Cet ouvrage de 400p. environ se présente sous la forme de 88 entretiens qui se déroulèrent entre le 25 juin 1943 et le 24 novembre 1944 très exactement. Tous traitent de questions philosophiques ou religieuses. Les interlocuteurs sont des anges qui parlent par l'intermédiaire de Hanna Dallos et qui s'adressent aux deux amies de Hanna : Gitta Mallasz et Lili Strausz (Joseph le mari de Hanna qui ne parle qu'une fois, joue un rôle de second plan).

On s'en doute : en pleine période New-Age, en pleine période d'essor du chamanisme et du « channeling », un livre qui fait parler des anges ne pouvait être qu'un succès. Or, nonobstant une matière assez abstraite et le recours à un ésotérisme recherché et parfois

difficile, ce fût effectivement un succès. Et même mieux que cela. Aujourd'hui ce livre est traduit en 18 langues au moins. Sa popularité est immense. Il est très apprécié de personnes, elles-mêmes très appréciées, dont : Yehudi Menuhin ou Juliette Binoche. Ce livre parle à beaucoup et apporte à beaucoup. Il n'est pas certain pour autant qu'il soit bien compris. Certes, les propos des anges ressortissent à la mystique universelle et ils laissent clairement entendre, que leur message est « transreligieux », comme au-delà des religions constituées.

Cependant, et cela ni Gitta Mallasz, ni Frédéric Lenoir n'ont voulu le dire, - à moins qu'ils ne l'aient pas aperçu (ce dont je doute) - , la référence première et ultime des anges, l'objet de leur adoration et de leurs louanges, sans cesse réitérées, n'est autre que Jésus-Christ en personne. Ce qui fait que, si ce livre ne doit pas plus que le *Journal* d'Etty Hillesum être récupéré par aucune religion quelle qu'elle soit, il n'en demeure pas moins un excellent livre d'ésotérisme chrétien. Ce qui est assez extraordinaire compte tenu de son origine juive dont je vais vous parler maintenant. Non sans vous avoir révélé au préalable le plus extraordinaire, sans lequel cette conférence n'aurait pas d'objet : à savoir que les portraits de l'homme et de Dieu esquissés par les Dialogues avec l'Ange ne sont autres pour l'essentiel que ceux de Maurice Zundel et d'Etty Hillesum tels que nous avons appris à les connaître précédemment.

La similitude de vie de Hanna Dallos et d'Etty Hillesum est telle que, bien que le nom de cette dernière n'apparaisse pas dans le titre de cet exposé, sa vie et ses écrits, en même temps que ceux du vieux Maître suisse, seront fréquemment évoqués aujourd'hui. Et je commencerai, dans l'instant même, en vous mettant sous les yeux cette homologie, qui lie Hanna Dallos et Etty Hillesum, et à laquelle il faut, je crois, donner du poids. Je ne sais si je l'ai déjà dit mais avant d'être publié le *Journal* d'Etty a attendu 38 ans. Or, les *Dialogues avec l'Ange*, quant à eux, n'ont pas attendu moins de 32 ans. Comme

si les écrits des deux jeunes femmes juives, toutes eux mortes en déportation, étaient porteurs d'un message qui ne pouvait être reçu de leur temps. Mais qui l'est aujourd'hui, ainsi qu'en témoigne le rythme actuel étonnant de leurs traductions et rééditions.

Pour beaucoup, à juste titre, la voie médiumnique par laquelle nous sont parvenus les enseignements des *Dialogues avec l'Ange* fait figure d'énigme. Mais le plus surprenant n'est pas là : il est dans la singulière précision symbolique et l'insigne richesse spirituelle de ces dialogues. Car le plus fréquent, en ces matières, est la misère affligeante des révélations obtenues par un tel canal. Vous connaissez tous la fameuse parole de J.K. Huysmans : « *Le spiritisme ou les latrines du spirituel* ». Or, avec les *Dialogues avec l'Ange*, assurément rien de tel. Cet écrit, dont les enseignements fondamentaux entretiennent des rapports profonds avec l'Évangile, mérite ici toute notre attention et ce d'autant plus qu'il présente nombre d'harmoniques remarquables, ainsi que je viens de le dire, tant avec les affirmations de Maurice Zundel qu'avec l'expérience spirituelle d'Etty Hillesum.

Mais avant de prendre conscience des analogies profondes qui lient les œuvres de Zundel tant au Journal d'Etty qu'aux Dialogues de Hanna, travail que nous effectuerons en deuxième partie, c'est avec la personne même de Hanna Dallos et avec l'histoire de son livre qu'il nous faut maintenant faire connaissance. Ce sera l'objet de la première partie de cette conférence.

I – L'histoire de Hanna Dallos (1907- 1945) et des Dialogues :

En Hongrie, à Budapest ou dans les environs, entre 1942 et 1944, au cœur de la tourmente nazie, quatre jeunes hongrois, Hanna

Dallos, Lili Strausz, Joseph Kreutzer (époux de Hanna) et Gitta Mallasz, aiment à se réunir chez la première pour parler de philosophie et de questions sérieuses. Hanna, Lili et Joseph sont juifs, Gitta chrétienne. A partir du 25 juin 1943, leurs entretiens prennent une tournure véritablement extraordinaire. Hanna se surprend à voir et comprendre les êtres et les choses avec une profondeur et une acuité jusqu'alors inconnues. Simultanément, elle sent que les paroles qu'elle prononce ne sont plus les siennes. Elle prévient Gitta : « *Attention ! Ce n'est plus moi qui parle !* » (DA90, p23). A la suite de quoi, « Celui qui parle » par la bouche de Hanna – le « *Messenger* » comme elle l'appellera d'abord - dialoguera avec les autres jeunes gens au fil de 88 entretiens donnés à raison d'un par semaine, ceci jusqu'au 24 novembre 1944. Les 40 premiers dialogues, qui sont antérieurs au 15 mars 1944, jour à partir duquel les allemands devenus les seuls maîtres de la Hongrie y exercèrent une terreur sans précédent, ces dialogues s'adressent à un interlocuteur en particulier : Gitta ou Lili (Joseph exceptionnellement). Les suivants ne sont plus, en ce sens, « personnels » mais, s'adressant à l'humanité entière, ils peuvent justement être qualifiés d'« universels ». Le texte de ces entretiens est noté avec soin chaque jour.

Joseph est déporté le 3 juin 1944 pour ne plus jamais donner ensuite aucun signe de vie. Arrêtées à Budapest au début du mois de décembre, Hanna et Lili seront immédiatement transférées à Ravensbrück. Elles mourront le 1er et le 2 mars 1945 dans des conditions atroces dans un train reliant Ravensbrück à Dachau (cf. Eva Langley-Danos, *Le dernier convoi*, 2012, p.112-115). Seule Gitta, qui est chrétienne, ne sera pas déportée. Dépositaire des dialogues, elle les publiera pour la première fois en 1976. Curieusement, comme je le disais plus haut, elle ne semble pas avoir aperçu les liens si forts (et si évidents !) qui les rattachent en profondeur à la Révélation chrétienne. Mais il est possible aussi que, pour des raisons qui lui appartiennent, elle ait préféré n'en pas parler.

Le véritable auteur des *Dialogues avec l'Ange*, que je voudrais mettre en regard d'Etty Hillesum, est donc Hanna Dallos. Hanna naît à Budapest le 14 juin 1907, environ sept ans avant qu'Etty ne voit le jour. Leurs deux familles sont juives et non pratiquantes. Sur le plan psychique, la famille de Hanna est certainement bien plus équilibrée que celle d'Etty. Alors que le père de cette dernière est professeur de lettres, celui d'Hanna est directeur d'école. Homme extrêmement cultivé, il possède une vaste bibliothèque dans laquelle sa fille trouvera de nombreux ouvrages de philosophie et de spiritualité. Toutefois, artiste de tempérament, Hanna préférera suivre les cours des écoles des Beaux-arts de Budapest et de Munich dont elle sortira diplômée en graphisme, sculpture et peinture. En 1928, elle se marie avec Joseph Kreutzer dont la spécialité est de dessiner des meubles. Immédiatement après leur mariage ils ouvrent un atelier graphique dans lequel Hanna, outre ses travaux de création, enseignera le dessin.

De même qu'Etty Hillesum, Hanna est une jeune femme vive, enjouée, gaie, ayant le sens de l'humour. Elle a aussi pour elle d'être d'une grande douceur. Mais le trait le plus remarquable de sa personnalité est son intuition particulièrement déliée, délicate et sûre. La jeune hongroise, douée d'une grande lucidité et d'une rare empathie, pénètre aisément au cœur de l'âme d'autrui. Constamment animée par le désir d'accoucher les autres à ce qu'ils portent de meilleur en eux (DA90, p. 19), elle donne à ses élèves bien plus que d'apprendre à dessiner. Et ceux-ci ne s'y trompaient pas. Certains, tels le sculpteur P. Székely, la considéraient comme un authentique maître spirituel – au sens « asiatique » du mot précisait ce sculpteur -, conception que Hanna récusait formellement refusant d'être plus que « l'amie » de ceux qu'elle aide. Ajoutons qu'à l'égard de ces derniers, nonobstant sa douceur, Hanna savait être ferme et d'une grande exigence. Très cultivée, aimante, les idées claires, capable d'une attention et d'une concentration exceptionnelles, Hanna est une jeune

femme en tous points remarquable. Telle est, rapidement présentée, l'auteur des *Dialogues avec l'Ange*. Non pas Gitta, qui les mit par écrit, mais Hanna, qui en fut « la voix » du 25 juin 1943 au 24 novembre 1944.

Le 15 mars 1944, nous l'avons rappelé, les nazis envahissent la Hongrie. La chasse aux juifs et leur déportation commencent immédiatement. Les conditions sont inhumaines. Les femmes et les enfants sont condamnés à être parqués dans un ghetto. Cependant, quelques hommes courageux, autant qu'ils le peuvent, s'opposent aux initiatives allemandes. Parmi eux, un prêtre catholique, le Père Klinda, parvient avec la protection du nonce apostolique à créer, au centre même de Budapest, dans le petit couvent de Katalin, un atelier de confection militaire destiné à éviter le ghetto à la centaine d'ouvrières juives qui y habitera et y travaillera. Le 20 juin 1944, l'atelier ouvre ses portes. Gitta Mallasz en est nommée directrice. Elle y fera entrer Hanna et Lili.

Mais, à l'extérieur le cauchemar ne tarde pas à s'intensifier. Chaque jour le rythme des rafles augmente. A partir d'octobre, la condamnation aux travaux forcés est étendue aux femmes juives. Bien vite, les *Nyilas* – nazis hongrois fanatiques – flairent la supercherie de l'atelier de Katalin et cherchent à tout prix à entrer dans le couvent. On devine, derrière les murs, la peur et l'angoisse sans pareilles des ouvrières. Cependant, malgré cette atmosphère d'épouvante, de « *terreur* » et « *d'apocalypse* » (DA, p. 299, 324), Hanna, sereine, calme et consolante continue de prêter sa voix au « *Messenger* » qui l'habite tout en réconfortant son entourage.

Chacun se souvient du visage rayonnant et radieux d'Etty Hillesum à Westerbork, visage si remarquable que les détenus lui en faisaient la remarque (pp. 852, 885). Or, à Katalin, au bord du gouffre, Hanna est aussi radieuse que l'était Etty peu avant son départ pour

Auschwitz. Une timide ouvrière de Katalin dira ainsi à Gitta Mallasz le courage extraordinaire qu'elle puisa dans la vue du « *visage transfiguré et rayonnant de Hanna* » (DA90, p. 366) un jour qu'elle entra dans l'atelier. La grâce et la force irradiées par Hanna (mais par Lili et Gitta aussi, car toutes trois buvaient à la même source) étaient telles qu'une autre ouvrière, nonobstant l'horreur sans nom de cette époque, affirmera plus tard : « *le temps passé à Katalin (...) fut la période la plus heureuse de ma vie* » ! (P. Van Eersel, *La source blanche*, 1998, p.277)

Au cœur de la nuit, Etty et Hanna « rayonnent ». Mais non seulement : car toutes deux sont animées par la même impérieuse volonté de ne rien tenter pour se soustraire au sort commun promis aux juifs. Car Hanna, comme Etty, eut plusieurs fois la possibilité d'échapper à la déportation. Mais, comme la jeune hollandaise, la jeune hongroise repoussera énergiquement cette possibilité à chaque fois : en refusant des passeports suédois (*Ibid*, p. 259), en refusant de se faire baptiser afin d'éviter d'être déportée (DA90, p. 386), en revendiquant son identité juive (DA90, p. 302), en refusant, à la dernière minute, de fuir avec les ouvrières de Katalin (DA90 p. 386).

Le 2 décembre 1944, alors donc qu'elles auraient pu aisément disparaître, Hanna et Lili choisissent de se laisser arrêter. Dès le lendemain elles sont transférées pour le camp de Ravensbrück situé à 80 km au nord de Berlin. Là, par un froid polaire, non loin du four crématoire et de la nouvelle chambre à gaz qui vient d'être installée, vêtues de haillons qui ne les protègent de rien, sous les cris d'injure et les coups de fouet de gardes ukrainiennes hystériques, Lili et Hanna effectuent « *les tâches les plus pénibles et les plus absurdes jamais inventées par l'esprit humain* » (Langley, p.44). Dans les baraquements, les nuits sont si glaciales, l'entassement si monstrueux, les poux si agressifs qu'il est impossible, ou presque, d'y dormir. La vie à Ravensbrück est infiniment plus éprouvante et cruelle qu'au

couvent de Katalin. Hanna et Lili continuent néanmoins de témoigner là de leur patience, de leur « *infinie tendresse* » (*ibid*, p.50), de leur abnégation. A chacun, elles tentent de redonner courage (*ibid*, p.54), pour tous leur conduite apparaît comme un modèle et devient une source « *d'inspiration* » (*ibid*, pp. 167,171). Le récit d'Eva Langley-Danos en fait foi : à Ravensbrück, comme à Katalin, « *Lili et Hanna rayonnaient* » (*ibid*, p.169 ; DA90 p.386). Nous nous en souvenons très bien : d'autres témoignages certifient qu'à Westerbork Etty rayonnait aussi (*Journal*, pp. 852, 885).

Début février 1945, les autorités du camp de Ravensbrück procèdent à une sélection en vue d'un transfert dans une usine proche de Dachau. Hanna, Lili et Eva Langley-Danos sont retenues. Des trois, seule cette dernière reviendra. Le 17 février, au moment où avec cinq cent autres femmes environ, elles sont entassées dans d'immondes wagons à bestiaux, Hanna semble avoir déjà perdu la raison (*ibid*, pp 56, 57). Elle mourra treize jours après le départ dans un dénuement tel et dans des conditions si répugnantes et inhumaines qu'un esprit, même aguerri, se refuse à y penser (*ibid*, pp. 112 et *sq*). Lili accompagnera son amie Hanna dans la mort le lendemain.

Les faits sont là : la jeune hollandaise et la jeune hongroise, l'une à Westerbork, l'autre à Ravensbrück, toutes deux au cœur de la même épouvante, témoignent d'une même attitude, de mêmes facultés exceptionnelles. Or, en ces temps où leur descente prochaine au « pays à l'ombre de la mort » devenait chaque jour plus imminente, toutes deux possédaient déjà une envergure spirituelle tout aussi exceptionnelle. Hanna Dallos aurait-elle suivi un chemin d'éveil comparable à celui parcouru par Etty Hillesum peu après sa rencontre avec Julius Spier ? Serait-elle, elle aussi, passé par un évènement, par une transformation, qu'elle aurait vécu et compris comme une « nouvelle naissance » ?

La question mérite d'être posée, d'autant que, comme nous l'avons vu, les deux jeunes femmes partageaient bien des traits de caractère. La question mérite d'être posée, mais la réponse hélas ! est impossible à donner. Hanna, en effet, - à notre connaissance du moins -, n'a pas laissé de journal intime. Nous ne connaissons pas son vécu et, en définitive, guère sa vie. La seule chose que nous puissions affirmer c'est que sa transparence et sa remarquable docilité à l'Ange qui parlait à travers elle furent telles que, selon toute vraisemblance, elle n'eut de cesse d'approfondir et d'intérioriser les enseignements de ce dernier, ainsi que de les mettre en œuvre. Nombre d'indices, dont nous venons d'avoir un aperçu, incitent à croire que cette assimilation et cette mise en actes furent effectives. Or donc, sur quoi portent les enseignements dispensés par l'entité qui un temps habita Hanna, dispensés par le « Messager », par l'Ange, ou plutôt les anges, car au vrai ils furent plusieurs ? Et que disent ces enseignements ?

A les ramasser en une formule qui, tout en étant brève, ne les trahisse pas, je dirais qu'ils brossent le tableau de la condition humaine et, par suite, de la condition divine, telles que peut les voir une intelligence affranchie des contraintes objectivantes qui asservissent la conscience ordinaire, c'est-à-dire une intelligence libérée de tout dogmatisme logique ou conceptuel, libérée de tout interdit et de toute routine gnoséologique, et prête à répondre, sans préjugé, ni réserve, aux appels du réel tel qu'elle le voit.

Ce que voyant, les enseignements en question expliquent de l'homme qu'il a bien sûr la possibilité de se condamner à la mort, mais aussi, et surtout, celle de se destiner définitivement à la vie à la faveur d'une « nouvelle naissance ». En outre, ils l'instruisent de ce que cette dernière exige le silence, procure la joie et, en définitive, met simultanément l'homme et Dieu au monde. Autrement dit, mais cela demande à être souligné de trois traits d'or : les enseignements apportés par les *Dialogues avec l'Ange* prononcés par Hanna Dalos et

écrits par Gitta Mallasz, quant à l'essentiel, dévoilent de la vie et de la condition humaines les mêmes vérités que celles affirmées par Maurice Zundel et découvertes par Etty Hillesum. Ceci mérite, bien sûr, d'être ici illustré, ne serait-ce que brièvement, et aussi partiellement car le sujet est très vaste.

II – A propos de cinq thèmes fondamentaux des Dialogues avec l'Ange

Pour m'exprimer ainsi, je dirais que la Révélation de l'Ange concerne plus l'homme que Dieu. C'est là sans doute pourquoi nous allons retrouver sans difficulté dans les Dialogues tous les thèmes essentiels de l'anthropologie commune à Etty Hillesum et à Maurice Zundel, mais non pas tous ceux concernant leur théologie. Cependant, la notion d'action de Dieu en ce monde par le seul canal de l'homme s'y exprime de manière si nette que l'on est en croit de penser que des thèmes absents, comme ceux de l'innocence et de la souffrance de Dieu, auraient été évoqués dans ces Dialogues si leur part théologique avait eu le loisir d'être plus développée. C'est certes là une hypothèse invérifiable, donc non scientifique, mais dont la cohérence interne est suffisamment forte pour qu'elle soit formulée.

Mais donnons à présent un aperçu de ces différents thèmes communs qui constituent autant d'homologies remarquables.

1 – La nouvelle naissance :

Permettez-moi de citer à nouveau un texte zundelien déjà vu (me semble-t-il), texte qui exprime magnifiquement l'essentiel de la pensée du maître concernant la nouvelle naissance. Ce texte (extrait d'une retraite donnée à Genève en 1973) est passionnant pour différentes raisons. Le voici :

« Notre naissance nous a fourni un certain nombre d'énergies, un certain nombre de pouvoirs, mais nous avons à les prendre en mains, nous avons à les faire fructifier, nous avons à les transformer, nous avons à les libérer, nous avons, justement comme dit notre Seigneur admirablement, « à naître de nouveau ».

La première naissance pour nous n'est pas la naissance définitive. Elle n'est qu'une capacité, une capacité de devenir une personne, elle n'est qu'un pouvoir de nous immortaliser. Il faut que nous passions par la seconde naissance pour devenir vraiment nous même et pour réaliser toute notre vocation. C'est cela qui est admirable. Justement, l'homme doit naître deux fois parce que la première fois, il naît passivement, sans l'avoir choisi : la vie lui est imposée. Il doit naître une seconde fois en le choisissant, en faisant de sa vie un don. C'est par là qu'il entre dans l'immortalité, mais il y entre tout entier. »

D'autre part, nous avons en tête la seconde parturition d'Etty, la manière dont elle l'a éprouvée et comprise, ainsi que le prix sans précédent qu'elle lui accordait. Il est inutile, je crois, d'y revenir. Rappelons seulement qu'Etty comprit les modifications intérieures suscitées par sa rencontre avec Julius Spier tout à la fois comme une « métamorphose » et une « naissance ». Une naissance infiniment précieuse et merveilleuse puisqu'ouvrant sur la vraie vie, une vie en regard de laquelle l'existence précédente se dévoile comme une non-existence, comme une « inexistance ».

Or, c'est aussi cela, cela exactement que l'Ange parlant par la bouche de Hanna, s'attacha à expliquer à Lili. Écoutons-le, les mots sont transparents, il n'y a rien à ajouter (et je ne choisis que quelques passages parmi tant d'autres possibles):

« *Le germe est encore petit. Tu te transformes. Le résultat visible dans la matière vient après. A cause de l'espace et du temps, c'est plus tard que tu l'apercevras, mais il vient immanquablement de lui-même.* » (DA77, pp. 39, 141)

« *Oiseaux engourdis, la prison est ouverte et vous n'osez pas voler. Je vous effraie afin que vous voliez.* » (ibid, p.144)

« *Tu ne connais pas encore la vie car tu es entrain de naître. Une vie viendra en comparaison de laquelle la vie actuelle est : mort.*» (ibid, p. 140)

« *Je te salue en ce jour de ton anniversaire ! Tu es nouveau-né en vérité. Ta nouvelle compréhension est encore faible, mais je veille sur toi.* » (ibid, p. 59)

« *Nais, enfant, c'est déjà possible ! Déjà le sein maternel te serre. Sors, sinon il te tuera ! Ne tarde pas ! Le passage est étroit, mais il cède. Nais, enfant ! (...) Je ne t'aide pas ! Nais ! La naissance n'est pas seulement commencement, la naissance est fin. Il y a un cordon qui relie l'ancienne existence à la nouvelle. Coupe-le, nouveau-né, libère-toi toi-même !* » (ibid, p.257)

Certaines phrases, sans employer le mot, évoquent explicitement l'idée de « métamorphose ». Tel est le cas des trois extraits suivants. Le premier précise le danger qu'il y a à se tromper de tâche, à engraisser la chenille au lieu de libérer le papillon :

« *Fais attention ! Si l'adulte grandit encore c'est la tumeur ou la graisse... Vous êtes devenus adultes. Vous avez à mettre au monde le nouveau : l'enfant. Déjà ce n'est plus vous-mêmes que vous avez à faire grandir.* » (ibid, p. 106)

« *Soyez attentifs ! Dans vos yeux, croît le nouvel œil. Dans vos oreilles, la nouvelle oreille. Dans vos mains, la nouvelle main. Et vous verrez, vous entendrez, vous créerez.* » (ibid, p. 89)

« *Ne vous inquiétez pas ! Une transformation merveilleuse commence (...) Les anciennes enveloppes éclatent. Elles se déchirent, elles tombent en lambeaux. Ne vous effrayez pas ! Ce qui vous arrive n'est pas peu de chose.* » (DA90 p. 134)

C'est le moins que l'on puisse dire, puisque c'est de l'entrée dans la vie éternelle qu'il est ici question. Nous avons tous bien entendu cet avertissement qui campe la notion paradoxale d'un sein maternel meurtrier : « Sors ! Sors ! Sinon le sein maternel te tuera ! » Autrement dit : « Consens la naissance nouvelle qui t'est promise, accueille la vie en plénitude, la vie totale et absolue, la vie éternelle, à défaut de quoi tu resteras tributaire de la vie partielle, relative et temporaire qui te mènera inéluctablement à la mort ». L'avertissement suivant, donné par l'Ange, dit la même chose : « *De deux choses l'une : ou tu deviens artiste créateur (...) ou tu disparais comme du bois mort* » (Van Eersel, p. 192). Car, Nicolas Berdiaev nous l'a appris, ne crée jamais que l'homme libre, l'homme libéré de toutes ses préfabrications. Dans de tels passages, nous entendons clairement la voix de Maurice Zundel s'adressant à son auditoire de Lausanne : « *Demandons à Dieu de n'être pas des parasites, mais des créateurs de nous même !* » (fds. G.snn 571202). Mais voici que l'Ange de Hanna vient d'évoquer devant nous l'image du « bois mort ». Ce qui est déjà parler du second thème, de la conception de la mort, à propos de laquelle les *Dialogues avec l'Ange* réservent au lecteur de nouvelles surprises.

2 – La conception de la mort :

La notion de mort est complexe et présente par conséquent bien des aspects. Dans la pensée de Maurice Zundel et dans celle d'Etty Hillesum nous nous sommes précédemment attachés à en faire ressortir principalement trois aspects :

1 – Alors qu'il commence à naître à l'esprit et à goûter à la vie spirituelle, le néophyte a tout simplement le sentiment de commencer à vivre et que, par comparaison, sa vie précédente était une mort ;

2 – Le propos est encore plus ferme : la vie naturelle est une mort, non seulement par comparaison, mais en elle-même. En effet, d'elle-même, en elle-même et par elle-même elle ne sait conduire qu'à la mort explique Zundel ;

3- Au moment de la mort, je veux dire de la mort qui vient, la biologique, le grand drame n'est pas la mort elle-même, mais de n'avoir pas accompli sa vie.

Or, ces trois aspects, qui tous appartiennent à la thanatologie du prédicateur immense et à celle de la jeune hollandaise, sont aussi présents dans les propos de l'Ange.

Vous vous souvenez de la parole du père de l'enfant prodigue parlant de son fils : « *Il est passé de la mort à la vie* » (Lc 15,32) Le propos est vrai *au sens figuré* : en comparaison de sa vie dans la maison du père, la vie que menait le fils avant son retour, est semblable à une mort. Mais ce propos est vrai aussi *au sens propre* en ce que si le fils avait continué sa vie de bâton de chaise cette vie l'aurait mené à la mort définitive. Or, ces deux sens, ces deux compréhensions sont présents chez nos trois auteurs.

Implicitement chez Etty qui, alors qu'elle renaît, s'écrie : « *aujourd'hui seulement, tu commences à vivre* » (*Journal*, p. 77) ou encore : « *Maintenant (...) je vis* » (*ibid*, p. 80). Ou qui note que, comparée à la joie de vivre, à l'amour et à la force qui jaillissent maintenant d'elle-même « *comme des flammes* » sa vie antérieure

semble grisâtre, palie et terne. (*ibid*, p. 738). Mais cette même appréciation comparative qui est aussi très présente chez Zundel sur le même mode implicite, se décline explicitement dans les Dialogues avec l'Ange. Par exemple, lorsque ce dernier rassure son auditoire en affirmant avec force : « *Une vie viendra en comparaison de laquelle la vie actuelle est : mort* » (DA77 p. 140).

Mais il y a plus, c'est que l'Ange parle aussi de la vie naturelle, comme une mort. Il parle aussi de ceux qui s'y enferment comme s'ils étaient déjà morts. Cette compréhension, on s'en souvient était explicite chez Etty Hillesum. Ainsi, lorsqu'elle affirmait : « *Et ces gens sans nombre qui ne savent pas aujourd'hui comment continuer à vivre et qui, encore vivants, sont déjà largement morts* » (Journal, p. 656). Ou lorsqu'elle évaluait une telle vie : pour « *pas grand-chose* » (*ibid*. p. 641), pour mériter « *à peine le nom de vie* » (*ibid* , p.646). Cette même compréhension marque aussi, comme vous le savez, toute l'anthropologie de Zundel d'une empreinte bien forte. Nous avons tous en mémoire ces paroles terribles :

« *« La plupart des vies malheureusement sont des cadavres d'humanité remorqués par les énergies physiques données à la naissance ! C'est-à-dire que la plupart des hommes sont portés par leur biologie, au lieu de la porter. Ils meurent avant de vivre. Et c'est précisément cela la vraie mort : celle qui se situe avant la mort dans cette identification passive avec la biologie »* (AES, p. 57).

Et aussi les grands avertissements du type :

« *Aussi bien le grand danger, pour nous, ce n'est pas ce qui pourra se passer après la mort. Le grand danger est ce qui se passe avant la mort, avant la mort !... Car c'est avant la mort que nous risquons d'être morts, si nous refusons justement de faire de notre vie une création continuelle de grâce et de beauté* » (TVL, p. 382).

Ou encore celui-ci :

« *Car la vraie mort, c'est refuser d'exister, la vraie mort, c'est de ne pas se créer, la vraie mort, c'est de ne pas se faire homme* » (Conférence de Nice de février 1968).

Or donc, cette conception qui, prise dans un sens réaliste, est loin d'être courante, c'est le moins que l'on puisse dire, cette conception paraît bien être aussi celle de l'Ange de Hanna. Mais comment s'en étonner puisque le Maître de cet Ange est le Christ et que cette vision de la vie naturelle comme « mort menant à la mort » est effectivement la sienne. Voici une grande parole de l'Ange, tout à fait dans le style du vieux Maître suisse, ou de Christian Bobin, dans laquelle cette conception se dit en des mots et des images très nets :

« *Epoque morte ! Les mains mercantiles serrent le vase vide (...) et la parole est à Caïn. Tout se dessèche. Ils ont peur de la mort. Ils enferment l'oiseau dans la cage, l'oiseau bleu, et il devient moineau gris (...) Les enveloppes mortes sont conservées. Odeur de caveau. Il n'y a d'yeux pour regarder en avant, tous regardent en arrière.* » (DA90 p. 153)

Ici, pour ma part, j'entends la plainte de Zundel : « *Il n'y a personne, ...il n'y a personne... !* ». Et aussi celle de Bobin, qui est la même : « *Le grand secret, c'est qu'il n'y a pas d'humanité* »

Le dernier aspect sur lequel je désire attirer ici l'attention est le suivant. Zundel le campe dans des lignes très remarquables, alors qu'il commente ainsi la mort ordinaire de l'homme ordinaire :

« *Mais c'est trop tard... Et la vie ne prend tout son relief que dans l'immense regret d'une chose inaccomplie. Et les survivants sont là, à pleurer ceux qui ne sont plus, qui n'ont rien fait jaillir de leur existence et à la réalisation desquels les vivants ont si peu collaboré.*

C'est alors que la mort, justement parce que la vie a été inaccomplie, apparaît comme un gouffre... ».

Et il a alors cette parole emblématique : « *Le vrai problème n'est pas de savoir si nous vivrons après la mort, mais si nous serons vivants avant la mort* » (AES, p.52)

Le propos de Zundel est sans ombre : à l'instant de la mort seul compte *l'accomplissement de la vie*, seul compte le fait d'avoir été à *la hauteur de celle-ci*, le fait d'être *en règle avec elle*. Car, alors, la peur de la mort est vaincue : c'est la mort de la peur de la mort. Vérité essentielle retrouvée et si magnifiquement éprouvée par la jeune hollandaise comme le prouve la page de son journal où elle écrit : « *J'ai réglé mes comptes avec la vie, je veux dire l'éventualité de ma mort est intégrée à ma vie* » (Journal, p. 646). Ce qui peut se traduire : « Je suis née à moi-même, j'ai accompli la tâche pour laquelle je suis venue au monde. Et ce faisant, - car avec cet accomplissement la mort perd toute importance, la mort elle-même meurt -, je me suis libérée de la peur de la mort ».

Or donc, c'est bien une même voix que celle d'Etty Hillesum et de Maurice Zundel qui s'exprime dans les Dialogues alors qu'à Gitta lui demandant si le moment de la mort a plus d'importance que celui de la vie, l'ange de Hanna répondit :

« *Seulement pour ceux qui n'ont pas accompli leur tâche.* » (DA90 p. 86). Ou bien lorsqu'il précisa : « *Ce n'est pas la mort qui est mauvaise mais la tâche non accomplie* » (ibid, p. 183). Ou encore, lorsque Gitta, commentant l'enseignement de l'Ange, explique que la nouvelle naissance « *est la mort de la mort* » (ibid, p. 311), «mort» dont justement l'un des premiers et plus beaux fruits, nous venons de le dire, est le dépassement de la peur de la mort.

Oui ! Assurément, concernant la naissance nouvelle et concernant la mort, l'Ange de Hanna exposa à Budapest, en 1943-44, les mêmes vérités suessentielles que celles découvertes par la jeune hollandaise, à Amsterdam, deux ans plus tôt. Les mêmes que celles formant ce même fil d'or que l'on suit tout au long de l'œuvre du vieux Maître suisse. Et nous allons constater qu'il en va de même de l'enseignement relatif au silence.

3 – Place et rôle du silence :

Après qu'il en eut découvert les derniers arcanes chez les bénédictines de la Rue Monsieur, lorsqu'il voulait parler du silence, l'oblat d'Einsiedeln n'y allait pas par quatre chemins. Ainsi, aux trois définitions de Dieu données par saint Jean : « *Dieu est Amour* », « *Dieu est Esprit* », et « *Dieu est lumière* », Zundel ne fit rien de moins que d'en ajouter une quatrième : « *Dieu est silence* ». En témoigne, par exemple, le passage suivant : « *S'il est impossible de rencontrer la beauté et l'amour en dehors du silence, c'est que Dieu est « silence », comme il est pauvreté* » (TDP, p. 167). Raison pour laquelle, nous l'avons dit, le modeste abbé Zundel rêva, en son temps, ce rêve qu'il ne réalisa bien sûr pas, qui était de faire ériger un jour une cathédrale dédiée au « Saint Silence » (*Hâgia sigê*). Cathédrale semblable à « Sainte Sophie » (*Hâgia Sophia*) qui, à Constantinople, est dédiée à la « Sainte Sagesse » (NDS, 58).

Parce qu'il avait personnellement éprouvé, dès son adolescence, que le silence est « *le sacrement de la Présence divine* » (l'expression est de lui (TDP, p. 167), et parce qu'il savait que seul le silence intérieur permet la rencontre de cette Présence, qui seule est à même de libérer l'homme de lui-même pour enfin l'ouvrir à son être véritable, Maurice Zundel, tout au long de sa vie, ne cessa d'alerter ses contemporains sur le prix inestimable du silence. Leur affirmant par exemple : « *qu'il n'y a que le silence qui révèle les abîmes de la*

vie » (NDS, p. 61). Ou encore : « *On ne peut truquer le silence et les âmes qui ne le connaissent pas n'ont jamais atteint la vérité, la beauté et l'amour. Tout ce qui est grand et créateur est formé du silence* » (TDP, p. 167).

L'immense prédicateur disait aussi : « *Sans discipline d'attention et de silence intérieur toute la vie se volatilise et devient purement superficielle (...) Il y a une attention d'amour à la présence divine en nous qui est absolument capitale (...). Dès que l'on quitte cette présence on retombe en soi-même, c'est inévitable* » (UARE, p. 201).

Concernant Etty Hillesum, l'éveil de celle-ci à son moi véritable, sa seconde naissance, nous l'avons dit, doit infiniment à Julius Spier. Mais aussi, et en premier lieu, au silence. Entendons le silence intérieur, le silence des pensées. D'où le prix que lui accordait la jeune hollandaise, l'attention avec laquelle elle le cultivait, aussi tout le temps qu'elle lui consacrait. Rappelons quelques unes de ses « paroles silencieuses » :

« *Cela fait un an déjà que je construis ce silence en moi...* » (p. 659), « *Aujourd'hui, cette « pièce silencieuse » je la porte en moi...* » (p. 323), « *Pendant quelques jours j'ai effectivement été affamée de silence et de solitude.* » (p. 464), « *Etre au-dedans de soi. Etre seule. Silence.* » (p. 472), « *Mais voilà pour moi le remède : (...) observer un silence total (...). C'est le seul moyen.* » (p. 188),...

Nous avons encore en mémoire ces constats, ces programmes et injonctions qui jalonnent le *Journal* d'Etty. Et aussi cette prise de conscience inouïe, véritablement mystique, par la quelle elle réalisa que, dans la pure écoute intérieure, au cœur même du silence : « *Dieu écoute Dieu* » (p. 719).

Or, - mais cela doit-il nous étonner ? – l'Ange auquel Hanna prête sa voix enseigne *le même silence* que celui dont le prédicateur suisse et la jeune hollandaise expérimentèrent la fécondité sans mesure. L'Ange lui accorde la même valeur, lui attribue les mêmes fonctions et en définitive l'associe immuablement à la même « personne ». Pour lui, le silence est la porte des plus grands mystères. Il interpellait Gitta ainsi :

« En toi, il n'y a pas de silence. Ou bien tu te forces...ou bien tu oscilles. Silence. Le silence n'est pas dépendant du bruit. Tu fuis inutilement le bruit. Sans parole, sans son, sans mouvement, tous les sons sont unis : le Silence (...) Le Silence que je tai enseigné : tous les mystères ensemble » (DA90, pp 97,98).

Selon l'Ange, Dieu parle dans le silence, le silence est la demeure de Sa Parole, qui est elle-même silence, parce que Lui-même est silence. Et d'expliquer :

« Le silence est la demeure de la parole rayonnante dans laquelle brûle l'Amour » (ibid, p. 284),

« Bientôt vient le « plus ». Au sein du silence et de la solitude, il repose » (ibid, p. 232)

« Lui est silence, Lui qui est toujours avec vous. Son enseignement est aussi silence. Le silence ne peut être dénaturé. Ainsi celui qui se cache derrière les mensonges ne peut s'y glisser » (ibid, p. 281).

Enfin, dans l'ultime entretien du 24 novembre 1944, l'Ange de Hanna donnera à propos du silence l'ultime leçon que voici :

« Le Seigneur est le Silence. Au sein du Silence reposait le Son (...) Le Seigneur est Silence. Le Seigneur est Son (...) Le Seigneur est

le Silence. Le Fils est Son, Silence que l'on peut entendre » (*ibid*, pp. 380, 381).

Leçon admirable, qui certes dépasse la lettre des « affirmations silencieuses » de Maurice Zundel et d'Etty Hillesum mais qui, j'en suis sûr, n'en trahit pas l'esprit.

4 – La joie sans cause autre que d'exister enfin:

L'anthropologie de Zundel est très dure, d'un réalisme parfois insoutenable : il n'empêche, toute l'œuvre de ce génie paradoxal est une immense hymne à la joie. Un de ses ouvrages porte d'ailleurs ce titre : « *Hymne à la joie* » comme le poème de Schiller que Zundel connaissait, comme aussi le 4^e mouvement de la 9^e symphonie de Beethoven que Zundel cite également. Nous n'allons pas examiner ici la place et la signification de la joie dans la pensée du prédicateur immense. Traitant de l'émerveillement, nous l'avons déjà fait. Je rappellerai seulement que, pour lui, la joie est *indice* et *prémisse* de la naissance à soi et, qu'en dernière analyse, elle est *joie d'exister* et rien autre.

Evoquant l'un de ces moments étoilés où, sous l'effet de la rencontre avec « l'Hôte intérieur », on se sent délivré de soi-même, Zundel écrit : « *A ce moment-là, sans revenir à vous, vous sentez que vous êtes là, que vous existez comme jamais, dans une joie immense, mais très pure et dépouillée, une joie qui est encore offerte à cette beauté en laquelle vous vous perdez* » (AES, pp.64).

Cette joie est celle éprouvée par Blaise Pascal lors de son illumination de la nuit du 23 novembre 1654 : « ...*Certitude. Certitude. Joie. Paix (...) Joie. Joie. Joie. Pleurs de joie !...* » Zundel aime beaucoup à citer ce passage du mémorial de Pascal. Selon lui, cette joie est la même que celle découverte au bout de ses nuits par saint Jean de la Croix. Joie que le vieux Maître suisse présente ainsi :

« *Une joie incroyable, une joie inexprimable, une joie qui suscita le lyrisme le plus parfait jamais atteint par une langue humaine* » (La Rochette, Ffn 630907).

Zundel le redit presque à chaque fois qu'il désire recentrer cette joie dans la perspective théo-anthropologique où elle prend tout son sens : cette joie n'est autre que celle donnée aux hommes par Jésus-Christ. Joie dont Jésus dit dans l'évangile de Jean : « *Je vous ai dit cela, afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite* » (Jn 15,11). Telle est la joie dont rayonne celui qui commence à naître à son être véritable.

Mais laissons Maurice Zundel un instant, pour revenir à Etty Hillesum. En mars 1942, alors que la « peste brune » fait régner la terreur dans les rues d'Amsterdam, alors que les premiers convois de juifs allemands partent pour Westerbork, alors qu'à Auschwitz, Belzec et Sobibor, débutent les premières campagnes de gazage homicide, Etty Hillesum écrit : « *...et pourtant, pourtant, la vie est si belle* » (*Journal*, p. 384). Depuis sa naissance à elle-même, événement qu'elle ressent comme une naissance à la vie, une naissance à la vie véritable, la vue de la moindre fleur, du moindre coin de ciel bleu, du moindre jeu de lumière, cette vue la transporte littéralement de joie. Et, nous le savons, son journal, écrit en un temps d'abomination où la civilisation menace de disparaître dans le chaos, son journal déborde d'une telle joie qu'il en devient, aux yeux de beaucoup, parfaitement indécent.

Mais nous avons expliqué l'étiologie de cette joie. Elle est « sans cause », au sens où elle n'est ni du corps, ni de l'âme, mais de l'esprit. Cette joie, nous le savons, et Zundel nous l'a expliqué, est le premier fruit et le témoignage le plus excellent de la naissance nouvelle. Elle n'est pas éprouvée par la chenille, mais par le papillon. Non par la larve, mais par l'imago. Elle est joie, non d'avoir, mais joie d'être, d'être en plénitude. C'est cette joie qui chante tout au long des pages du journal d'Etty Hillesum et non pas, bien sûr, un banal et

égoïste bonheur bourgeois dont l'expression, à une pareille heure, ne pourrait être qu'obscène.

Or, - mais est-ce maintenant si surprenant ? - c'est précisément au mystère de cette joie sans cause, de cette joie ni physique, ni psychique, mais spirituelle, qu'en de nombreux entretiens l'Ange des Dialogues s'ingénie à familiariser Hanna, Lili et Gitta. Écoutons-le :

« Pour tout il y a une explication, pour la joie il n'y en a pas. » (DA77 p. 125).

« L'indice est la joie. Une seule place où la trouver : au-delà de la personne. » (ibid p. 86).

« La joie est le signe. (...) La joie n'a pas de limites. Ta capacité seule en a. Pas de limites, ni de commencement, ni de fin, car la joie est éternelle. » (DA90 p. 170)

« Je ne suis présent que dans la joie. » (DA77, p. 43)

« Ta joie rend ma présence facile » (ibid, p. 49)

« Si tout est joie autour de vous, la mesure est juste et c'est possible. » (ibid., p. 145).

Pour les lecteurs familiers de la pensée zundelienne et pour ceux sensibles à la merveille qu'Etty Hillesum veut faire partager tout au long de son journal, ces paroles sur la joie prononcées par Hanna sont infiniment transparentes et il n'est, je crois, pas utile de les commenter.

5 – La conception de Dieu :

Permettez-moi, à l'orée de cet ultime paragraphe, de citer à nouveau ces deux phrases de Zundel dans les quelles il campe de manière lumineuse les limites de l'action de Dieu en ce monde : *« Dieu est aussi fragile qu'il est précieux, il ne peut apparaître uniquement que si nous le laissons transparaître »* (EP, p. 61). Et :

« *Il n'y a d'autre manière pour Dieu de se manifester que par cette transfiguration de l'homme qui en fait une transparence à Dieu* » (PTQS, p. 119).

Oui ! Dieu se prive de sa Toute-Puissance, il accepte d'être dépendant de l'homme : c'est là ce geste mystérieux que les spécialistes nomment la *kénose* de Dieu. Ce geste, Etty l'avait très clairement aperçu comme en témoigne éloquemment sa célèbre « prière du dimanche matin » (12 juillet 1942) où, après avoir constaté que Dieu « *semble assez peu capable de modifier une situation finalement indissociable de cette vie* » (*Journal* p. 680), elle se propose de faire de son mieux pour l'aider.

Mais cette *kénose* d'un Dieu qui ne veut, ni ne peut, agir sur terre qu'en habitant le cœur de l'homme, autrement dit, que sous le couvert du libre consentement de l'être humain, que par le truchement de ses pensées, de ses paroles et de ses actes, ce qui est dire encore, en définitive, et tout simplement : « Qu'avec l'aide de l'homme », cette *kénose*-là l'Ange des Dialogues la connaît bien. Cette économie, par laquelle l'homme prête à Dieu, ses neurones, ses yeux et ses bras pour l'aider à penser, voir et agir en ce monde, cette économie est bien connue de l'Ange de Hanna. De nombreux entretiens en font foi. Parmi ces entretiens, celui-ci où Dieu, dont l'Ange de Hanna est le porte-parole, dit à Lili :

« *Par chacun de tes actes, tu agis à ma place. Fais bien attention ! Ne me défigure pas !* ».

Et où il lui dit encore : « *Je peux être présent dans chacun de tes actes, si tu agis avec moi.* » (62).

Ou bien, encore, l'entretien 50, qui est l'écrin de cette splendide prière :

« *Seigneur de tout ce qui est, Tu es un avec nous ! Ceci est notre chant, ceci est notre vie : Tu es un avec nous. Nous ne cherchons plus rien. Regarde avec nos yeux ! Œuvre avec nos mains ! Sois dans notre cœur ! (...) Nous ne prions plus, nous ne supplions plus : nous sommes Toi. Notre Seigneur, nais par nous !* » (63)

Oui ! Cela ne fait aucun doute, du moins à mes yeux : Maurice Zundel, Etty Hillesum, et Hanna Dallos *sont nés au même Dieu* et, à la faveur de leur *metanoïa*, de leur nouvelle naissance, - dont chacun parle de manière si pénétrante, avec tant d'intelligence et d'à propos -, c'est certainement *le même Dieu qui naît en eux*. D'ailleurs, seule une telle identité pourrait commencer à expliquer que ces trois personnes, l'une suisse, l'autre hollandaise, la troisième hongroise, aient pu, alors qu'elles ne se connaissaient absolument pas, témoigner de conceptions théo-anthropologiques identiques, alors que celles-ci étaient pratiquement totalement inconnues de leur temps.

Mais certains pourront objecter avec quelque malice et aussi quelque semblant de raison que ce commencement d'explication déplace plus le mystère d'une telle identité qu'il ne l'épuise. Ce que, bon joueur, et pour calmer ce jeu d'objections dont l'enjeu est si fort, j'admets bien volontiers et sans nulle restriction.